

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 121 (1976)
Heft: 9

Artikel: La guerre et les livres
Autor: Champeaux, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre et les livres

par le colonel Ernest Champeaux

Livres récents et livres de toujours

« On peut tout apprendre par les livres, disent les Américains, sauf à lire ». Il s'agit évidemment d'une boutade et nul n'a jamais cru que l'art de la guerre était à la portée de quiconque savait lire. Reconnaissons toutefois que la lecture est un moyen de perfectionnement presque indispensable pour les militaires qui savent choisir leurs textes, compte tenu de leur expérience et de leur maturité intellectuelle.

Certains s'attacheront à mieux comprendre les procédés de combat, surtout ceux qui risquent d'être encore en usage sur les théâtres d'opérations où leur âge ne leur a pas permis de figurer. Ceci vise en particulier les affrontements sur les champs de bataille d'Europe qui, au cours de la 2^e guerre mondiale, opposaient les armées régulières aux armées irrégulières.

D'autres lecteurs plus ambitieux s'interrogeront sur les raisons profondes qui font que les batailles sont gagnées ou perdues. Elles soulèvent, pour une grande part, des problèmes psychologiques sur lesquels des livres anciens peuvent encore nous éclairer. A ce point de vue, la littérature napoléonienne est toujours pleine d'enseignements. Elle intéresse non seulement les généraux, mais encore tous ceux qui ont la noble ambition de parvenir un jour à ce grade. D'un point de vue plus élevé encore, des lectures militaires bien choisies peuvent être à la base de profitables méditations sur la façon dont les guerres doivent être conduites et préparées. Apparemment on pourrait admettre que nous entrons là dans un domaine réservé aux hommes d'Etat, si l'histoire ancienne et récente n'était là pour nous rappeler que ceux-ci ne peuvent à la longue se passer de l'acquiescement motivé de leurs concitoyens.

Les procédés de combat

Sans parler des duels nucléaires qui sont encore du domaine de l'anticipation, tout le monde sait que les progrès de l'armement provoquent une évolution continuelle des procédés de combat. La portée

croissante des armes de tous calibres favorise la concentration des feux et, par voie de conséquence, commande la dispersion des troupes. Tout en restant l'armée stratégique par excellence, l'aviation est maintenant à même d'intervenir dans toutes les phases du combat des troupes à terre. Le blindage associé à la chenille avait déjà profondément modifié la physionomie de ce combat. Il est probable que l'apparition, lors de la guerre du Kippour, d'armes portatives redoutablement efficaces contre les avions et les chars va, elle aussi, provoquer d'importantes innovations.

Le progrès le plus décisif a été sans doute celui des moyens de transmissions radiophoniques qui donnent aux manœuvres petites ou grandes une variété, une spontanéité et une souplesse inconnues jusqu'alors. Il arrive constamment à la guerre qu'une compagnie, voire une section d'infanterie, renseignée par l'aviation, attaque son objectif avec l'appui de l'artillerie et des chars. C'est dire que de plus en plus le combat se présente comme une série de manœuvres très diverses non réductibles à des schémas. A ceux-ci doivent être substitués quelques principes, fruits du bon sens et de l'expérience. On peut regretter qu'en France ceux qui se donnent la peine de les formuler après chaque guerre semblent parfois méconnus. On songe aux « Avant-postes de cavalerie légère » du Général de Brack, aux « Leçons du fantassin » du Général Laffargue et à cet admirable « ABC du petit chef » d'infanterie du Colonel de Dainville. Tous ces bons textes nous mettent en garde contre le schématisme facile et nous rappellent que l'attention, l'imagination et la réflexion, constamment nécessaires à la guerre, doivent être intelligemment exercées dès le temps de paix. Ils nous rappellent encore que, pas plus qu'ils ne dispensent d'activité intellectuelle, les progrès de l'armement ne dispensent de courage. Les matériels les plus perfectionnés, notamment dans les séries portatives, ne valent en définitive que ce que valent ceux qui les emploient. Comme le proclamait un vieil auteur, « la guerre est un art simple dont le bon sens forme la théorie et le courage la pratique ». En dépit d'une illusion sans cesse renaissante, la guerre « presse-bouton » n'est pas pour demain.

Le gain des batailles

Les combats petits ou grands s'insèrent dans des manœuvres plus vastes qu'on appelle des batailles. On convient que le combat mérite de s'appeler bataille quand un objectif stratégique en est l'enjeu : ordinaire-

ment un point du terrain dont la perte condamne l'armée qui le défend à la retraite ou à la capture. Contrairement à l'avis d'esprits trop brillants, il ne peut y avoir de guerres sans batailles, car les grands succès, qui sont autant d'étapes sur le chemin de la victoire, nécessitent la réunion de grands moyens mis si possible à la disposition de grands capitaines. A défaut de ceux-ci, on doit recourir à des hommes de savoir et de caractère capables de concevoir un plan logique et d'en assurer fermement l'exécution. De tels hommes ne sont pas très nombreux et méritent considération. « Le roi (Joseph) ne sait pas encore l'alphabet du métier, disait Napoléon à Roederer, et il veut livrer une bataille! Il veut se signaler dans un art immense qui comprend tous les autres sans en avoir la première idée! »

On comprend que le sort des batailles ne dépend pas seulement des moyens dont disposent les deux adversaires, mais encore des talents de ceux qui les commandent. Ces talents sont acquis par la culture de dons innés. Napoléon qui les possédait au suprême degré nous informe de leur nature. Il mentionne d'abord l'imagination dont le Général doit rester le maître sans se laisser entraîner à « se faire des tableaux » et sans confondre les réalités avec leur représentation conventionnelle dessinée sur une carte. C'est aussi le « coup d'œil » qui, dans une situation donnée, discerne immédiatement l'essentiel et le parti qu'on peut en tirer. C'est encore la « décision » qui doit survenir sans retard et se traduire en ordres clairs que la radio est maintenant à même de transmettre sans délais. N'oublions pas enfin cette allégresse communicative que rayonnent les chefs sûrs d'être obéis parce qu'ils sont sûrs d'eux-mêmes.

Tels sont les enseignements qu'on trouve dans les « Préceptes et jugements de Napoléon » recueillis par le Colonel Picard. Les jeunes officiers admireront encore un modèle de style militaire et découvriront que Napoléon était un des premiers écrivains de son siècle.

La conduite de la guerre

« La France a perdu la bataille mais elle n'a pas perdu la guerre » s'écriait le Général de Gaulle en 1940. Inversement, le Général von Manstein donnait le titre mélancolique de « Victoires perdues » au récit de ses vains exploits. Les batailles ne sont que des épisodes heureux

ou malheureux dans une opération de plus vaste envergure qu'on appelle la Conduite de la guerre. Elle comporte la réunion des moyens matériels, le calcul des effectifs, leur organisation et leur entraînement, le choix des alliances, l'étude des théâtres d'opérations, la désignation des chefs pour y exercer le commandement et celle surtout du Chef d'Etat-major général qui doit conseiller le gouvernement sans tenter de se substituer à lui.

C'est dire que la conduite de la guerre est déjà inscrite dans sa préparation fondée elle-même sur des hypothèses réalistes. Comme les Français l'ont appris en 1939, ce n'est pas avec des crédits massifs votés par le Parlement à la dernière minute qu'on supplée à l'absence de moyens modernes. Les alliances aussi se préparent et se méritent. En juillet 1870, Napoléon III n'avait que peu de chances d'obtenir l'alliance de l'Autriche qu'il avait abandonnée au moment de Sadowa. L'appel dramatique au président Roosevelt lancé par Paul Reynaud en 1940 quand notre défaite était déjà consommée n'était qu'un subterfuge politique pour faire accepter l'armistice par l'opinion française. Dans les Etats démocratiques, la guerre ne peut être conduite à sa conclusion victorieuse que si les citoyens et ceux qui les représentent possèdent une connaissance suffisante des questions militaires pour comprendre les ordres souvent rigoureux de ceux qui les gouvernent. Churchill chargé le 10 mai 1940 de reprendre en main la conduite d'une guerre mal préparée sut redresser la situation parce qu'il s'était trouvé alors un nombre suffisant de citoyens britanniques capables d'apprécier le bien fondé de ses décisions. Rien ne nous en apprend davantage sur les difficultés de la conduite de la guerre que ses Mémoires publiés en France entre 1948 et 1954. Malheureusement il s'agit d'un ouvrage en 12 volumes dont on souhaiterait qu'une édition abrégée soit mise à la disposition du public.

Lectures pour tous

On voit donc que les « livres de guerre » sont d'une lecture profitable non seulement aux militaires mais encore à tous les citoyens conscients de leurs responsabilités civiques. Leur diffusion suppose des bibliothèques rendues vivantes par l'acquisition d'ouvrages nouveaux et l'élimination de ceux qui ont perdu tout intérêt. Doivent être soigneusement conservés les classiques dont les enseignements valent pour tous les

temps. Ce n'est pas toujours le cas et beaucoup de bibliothèques de garnison ne possèdent plus ni les « Avant-postes de cavalerie légère » du Général de Brack, ni les « Œuvres militaires » du Maréchal Bugeaud, ni les mémoires des généraux Thiébault et du Barrail. On souhaiterait encore une plus large diffusion des revues militaires accueillant avec libéralité des textes originaux. Nous savons tous ici qu'il y en a d'excellentes qui gagneraient à être mieux connues du grand public. On aimerait aussi que les maisons d'édition soient mieux encouragées à publier, à rééditer et à traduire les ouvrages militaires susceptibles de nous apprendre quelque chose, en particulier les ouvrages étrangers. On déplore qu'il ait fallu attendre quatre ans la traduction des souvenirs de Guderian, qui nous avait si bien battu, et que Rendulic attende toujours son traducteur. Enfin nous manquons fâcheusement de librairies militaires où l'on peut feuilleter les livres et les revues avant de les acheter. Il n'y en a pratiquement plus à Paris, alors que les librairies nudistes s'y comptent probablement par centaines.

Rendre à tous les citoyens le goût d'une culture militaire authentique obtenue par la lecture est à coup sûr une œuvre de longue haleine. Elle n'en constitue pas moins une des étapes essentielles de cette rééducation militaire des nations libres à laquelle s'attachent justement les pouvoirs publics.

E. C.

